enfonçons-nous pas dans un monde illettré ? Oui, il y avait un risque. Mais qui allait se plaindre du tassement général s'il signifiait

sphémé contre Mahomet, donc contre un milliard de fidèles ! C'est une plaisanterie ? Une crise d'épilepsie ? Une grosse colère en cours de signature de contrat ?

dernier lecteur planétaire ? Mais il ne lit rien, pas plus que le cardinal Decourtray qui me disait hier : « *Je n'ai pas vu ce film, mais il me blesse ; je n'ai pas lu ce livre, mais il choque profondé-*

● **LE FEUILLETON DE BERTRAND POIROT-DELPECH,** *de l'Académie française*

La Croyance des voleurs, de Michel Chaillou

L'air et les paroles

IL y a deux manières de faire, quand un écrivain entreprend de raconter une enfance, généralement à partir de ses propres souvenirs.

Ou il rapporte faits et propos du haut de l'âge mûr qu'il a atteint, y projetant avec attendrissement la logique et l'art de peindre venus ensuite ; ce dédoublement touriste est le cas le plus fréquent, et ce peut être réussi, voyez Pagnol...

Ou bien l'auteur tente de retrouver du dedans le chaos de perceptions au milieu duquel l'enfant a découvert pêle-mêle son corps en train d'exploser, le monde lointain entrevu à l'école, les aberrations et les hypocrisies des adultes proches, ainsi que le pouvoir mythifiant des mots, si ceux-ci, comme c'est normal chez un futur écrivain, l'ont précocement fasciné.

Cette reconstitution artiste, on ne l'a vue à l'œuvre, dans la précédente génération, que chez le Queneau de *Zazie* et chez Gary, versant Ajar. Parmi les auteurs vivants dans la force de l'âge, je ne vois guère que Chaillou et le Rezvani des *Années-lumière* qui tiennent ce périlleux pari.

Déjà, avec *la Vindicte du sourd* (repris en « Folio »), *Rêve de Saxe* et *Domestique chez Montaigne,* Chaillou a montré qu'il savait asservir sa langue aux propos variés de ses livres, contrairement à ses contemporains que l'on voit soucieux de se forger un style passe-partout, reconnaissable en toutes circonstances. Cette agilité, sans doute la doit-il à une culture vaste et sensuelle, s'étendant du seizième siècle français au dix-neuvième siècle anglais, de Marot à Dickens...

Heureux éclectisme pour ressusciter dans son dialecte d'origine une enfance misérable des bords de Loire. Que dis-je, « misérable » ? *Maudite,* puisque, à l'en croire, le petit narrateur, Samuel Canoby, souffre d'ascendance *gipsy,* et de troubles psychiques, ceci expliquant, aux yeux des autres, cela.

Dès les premières phrases, un style distinct de la koinè, et qui n'appartient qu'à Sammy, nous implique de force dans la quarantaine, l'ostracisme, presque l'autisme, où on l'a enfermé. Naïvetés à fendre l'âme, pure poésie et intuitions revanchardes se mêlent sans cesse dans la mesure qu'il prend du monde, et du savoir censé en rendre maître.

SAMMY est né sans être souhaité de parents à peine sortis de l'enfance. Ray, le père, avait dix-sept ans ; Charlotte, la mère, seize. Tous deux ont pris la fuite après la naissance : lui, courant les petits bistrots de province comme garçon de café ; elle, collectionnant les amants richissimes. Les grands-parents ont recueilli l'enfant, qui reporte sur eux son besoin redoublé d'affection. L'école est son deuxième foyer, sinon le premier. Tout ce qui s'y passe retentit violemment en lui. Dans le fouillis des enseignements reçus, il cherche de quoi compenser sa faiblesse physique — dont profitent les inévitables cogneurs de la classe, les baveux Cornillou, — ainsi que son bégaiement et l'impression de « *boule interne* » par laquelle s'annonce la puberté.

(Lire le suite page 14.)

Le Monde
du 3 Mai 89

L'air et les paroles

(Suite de la page 13.)

Cette compensation vitale, il la trouve dans les aperçus d'une des profs sur l'Egypte ancienne. Sammy se jette littéralement sur les histoires de momies, de pyramides et de hiéroglyphes, comme sur une planche de salut. Grâce à elles, il peut changer instantanément en épopées et en légendes les moindres accidents de la vie quotidienne. Il s'en trouve grandi, vengé. Lui le *gipsy* qui vient du Nil, le voilà l'égal des pharaons. Les larcins auxquels il se livre avec sa bande sont destinés à leurs doubles enterrés en Egypte, afin qu'ils aient à manger quand ils seront morts... Telle est leur croyance de voleurs, qui iront jusqu'à détrousser une châsse de saint local, on ne sait trop pour quel profit autre que mythologique.

AU cœur de toutes les sensations de Sammy trône, schizoïde, celle d'un corps en train de changer, de se scinder. Deux êtres se partagent sa douloureuse carcasse : lui et le *« type de la croissance »*, qui prépare la *« familière étrangeté »* de la mue. Certaines pages — 77, 82, 89, 91 — mériteraient d'être citées dans les cours de physiologie sur les bouleversements de la puberté.

Mais notre narrateur en herbe ouvre déjà les yeux sur le monde, délimité pour lui par le pays nantais et par sa famille d'éclopés de la croissance économique. Il y a le grand-père qui aurait « mérité » d'enseigner et qui restera réduit à sa seule force musculaire de souleveur de madriers. Il y a la grand-mère, toute en recommandations inutiles ; la tante Mimi, qui accueille Sammy dans sa villa de Vendée... et dans ses rêves de voyante.

La maman « romano » et entretenue reparaît, le temps de vacances orageuses à Morgat avec son dernier amant, anglais ex-pilote de ligne. Répudiée, renvoyée à son état de gitane — son nom rime avec roulotte, — Charlotte suivra un nouveau protecteur en Allemagne, et Sammy retournera chez ses grands-parents, affermi dans l'idée que le mensonge et la ruse mènent le monde.

CET été l'a affermi en toutes choses. Le *« type de la croissance »*, en lui, a pris du poids. A la rentrée scolaire, c'est son tour de rosser les affreux Cornillou. Sa théorie de l'Egypte évolue. Elle s'avoue de plus en plus comme un moyen de maîtriser la réalité mouvante de son corps et du monde. Prendre la Loire pour le Nil aide à mieux comprendre la Loire, et peut-être le Nil.

Du dehors, ces progrès ne se voient pas, ou dérangent. Sammy est placé comme pensionnaire dans une institution religieuse près de Nantes, avec les élèves *« à problèmes »*. Ses élucubrations d'égyptologue en herbe contribuent à le faire mal voir. Tout au plus apprécie-t-on sa vitesse à la course et sa mémoire, qui le fera désigner pour jouer la comédie à la fête de fin d'année. Mais ces deux qualités, on dirait que la direction les isole du petit érudit, dont on colle les lèvres avec un scotch, pour avoir la paix. Le tourment qui gonfle en lui, et l'Egypte qui l'en soulage, Sammy ne peut en parler à personne, et surtout pas à son étourdi de père, venu un dimanche, après deux ans de silence, lui faire faire du tandem — tout ce que l'enfant déteste...

Sa mère étant en prison pour chèques en bois, restent l'oncle forain et sa grosse caisse, qui résonne aux carrefours. Avec eux, le petit *gipsy* recouvre la fierté des nomades, cette flamme au fond des prunelles où les propriétaires de poulaillers croient voir l'éternelle menace, la faute héréditaire. Revenu chez ses grands parents, puis en partance pour le Maroc avec sa mère, qui a déniché un nouveau protecteur à Marrakech, Sammy se promet de rester fidèle à sa lignée. En bon Egyptien, il volera les vivants pour nourrir ses morts, ceux qui subliment son sang...

PEU de livres défient à ce point le compte-rendu, ce qui n'est pas, en soi, mauvais signe. Il manque aux faits rapportés ici le flottement, l'incertitude, l'angoisse communicative dont les entoure le narrateur, selon la progression de son âge, de trois à treize ans.

« Si ce ne sont pas les paroles exactes », confie l'auteur, retrouvant pour l'occasion son recul de quadragénaire, du moins *« l'air »* y est-il. En effet, c'est l'air de sa pré-puberté qui nous est chanté tout au long du livre.

Le secret de cette musique singulière n'est pas facile à percer Une chose est sûre : le danger de minauderie est surmonté. Il n'y a pas trace, en trois cent soixante pages, de « minou-drouettisme », vous savez, cette fillette prodige dont les mots jolis enchantaient, voici trente ans, et à propos de qui Cocteau disait que tous les enfants ont du talent... sauf elle.

Le « chaillou », ou plutôt le « canoby », se caractérise par une intrication, typique chez l'enfant difficile et illuminé, du vécu et de l'affabulé. Une sorte d'animisme colore les descriptions. Les objets inanimés ont plus qu'une âme : des intentions. Le jambon *« complimente »* l'assiette, le vin *« enchante »* la bouteille. Les odeurs *« entortillent »* les pins. Nacelle et bonheur ne font qu'un. Les ombres du cimetière se fondent en une *« boule »*. *« Le dehors,* est-il dit, *c'est presque quelqu'un ! »* Et jamais n'est perdu de vue que quiconque ne possède rien sur terre doit d'abord chaparder les mots nécessaires à sa survie, comme le gitan vit des clapiers trouvés sur son chemin...

CE gommage des propriétés et des frontières des mots n'exclut pas le recours à des vocables rares — *méplats, abside, courroux.* Après tout, le petit auteur se veut l'émule de Champollion ! Mais son égyptomanie vient, en plus de ses origines, d'une folle envie que les mots représentent les choses mêmes, tels les hiéroglyphes, au lieu de n'en être que les signes arbitraires.

Les notions morales occupent l'espace et agissent comme autant d'objets. Les mots gonflent les joues de leur pâte molle, scandent les souffles. Il est beaucoup question dans le livre de joues et de souffle, preuves que les paroles pèsent, griffent, creusent.

Sammy-Chaillou joue de la langue classique en la rechargeant d'approximations fiévreuses, en recomposant l'innocence sauvage et la chasse au bonheur propres à l'adolescence.

Bien que le petit héros avoue ne pas savoir tenir un archet, il fait penser à un enfant qui tirerait d'un violon gracile pour musique baroque des accents râpeux de valse tsigane, comme ça, d'instinct.

★ LA CROYANCE DES VOLEURS, de Michel Chaillou, Seuil, collection « Fiction et Cie », 320 p., 99 F.